

Interview Arnaldo Carzaniga, Galeriste et Catherine Gfeller, 21.12.1998

1. Cela fait quelque temps que nous pensions exposer de la photographie, un médium qui, en Suisse aussi, prend toujours plus d'importance, et nous avons la chance de commencer avec vos travaux. C'est votre exposition à la Chaux-de-Fonds à la villa Le Corbusier qui nous en a donné l'idée. Comme vos photos - que ce soit les paysages ou les bâtiments - font penser à des "tableaux", il est plus aisé d'aborder ce nouveau mode d'expression. Comment avez-vous choisi la photographie

Mon parcours est un chassé-croisé entre la peinture et la photographie. Je suis une photographe amoureuse de la peinture.

Au cours de formation artistique en histoire de l'art, j'ai étudié avec passion l'oeuvre des grands peintres. Parallèlement, j'ai suivi des cours de peinture dans des académies suisses et italiennes.

Ma brève activité de peintre m'a permis d'accumuler de nombreuses sensations toujours présentes en moi: la connaissance des pigments, le dosage des couleurs, le travail du pinceau, le souci de la composition.

Je vois le monde extérieur - que ce soit le paysage ou la ville - comme une peinture à l'échelle monumentale, mouvementée et vivante.

Mais si j'ai finalement opté pour la photographie, c'est parce qu'elle entretient un lien vital et immédiat avec le réel (Roland Barthes parlait de "cordon ombilical" entre la photographie et la réalité).

La photographie me procure le bonheur immense de pouvoir partir à la rencontre directe du monde extérieur, de travailler en plein air, au milieu des éléments (le vent, le plein-soleil, la chaleur, l'aridité des déserts ou l'agitation bigarrée et cacophonique des villes). J'aime me lancer à la découverte, arpenter les champs ou les rues un peu comme un chasseur primitif qui chercherait sa nourriture.

Une activité de peintre m'aurait trop retranchée du monde réel alors que je souhaite l'affronter, l'explorer physiquement avec tous mes sens en alerte; et l'appareil photographique est là pour capter ces moments sur le vif.

Mais il ne s'agit pas seulement de saisir le monde du dehors. Je suis à l'écoute d'aspirations profondes et ce n'est que quand elles coïncident avec le spectacle devant moi que le moment est venu de photographier.

L'interaction entre l'extérieur et l'intérieur est fondamentale. Photographier signifie trouver à l'extérieur la traduction de rêves, de visions que l'on porte en soi depuis de longues années. Appuyer sur le déclencheur, loin d'être un acte purement impulsif, est l'aboutissement d'une lente et patiente recherche.

2. la plupart des photos traditionnelles sont en noir et blanc: pour quelles raisons les réalisez-vous en couleurs? vos travaux se rapprochent - à première vue - du monde de l'aquarelle; même le papier que vous utilisez est le même que celui des aquarellistes

La couleur m'émeut profondément comme une musique alors que je me sens à l'étroit dans le monde spécialisé du noir et blanc.

La couleur est un élément primordial de mon langage et j'y trouve une source de vie, d'allégresse, de joies sensuelles, de réjouissances.

En traitant le thème urbain à New York, j'ai voulu transformer les matériaux durs et agressifs de la ville (métal, acier, béton, verre, néons) pour en révéler les aspects poétiques.

L'impression de mes photographies sur un papier texturé m'a permis d'obtenir des tons doux, parfois méditerranéens, comme si le papier avait absorbé l'âpreté et la froideur de la mégapole. Avec cette technique d'impression, les couleurs deviennent mouvantes, elles débordent de leurs formes en se fondant les unes dans les autres. Cela donne une certaine tactilité aux édifices new-yorkais un peu comme s'ils se mettaient à vibrer.

Et l'oeuvre finale devient un métissage de photographie, de dessin et de peinture.

3. la technique est très spéciale et c'est seulement après avoir bien regardé vos photos que l'on perçoit la répétition du même sujet repris sous des angles différents et placé à des hauteurs différentes. comment procédez-vous pour arriver au but final?

New York est faite de reflets et de miroitements, de dédoublements d'espaces, de déformations, d'accumulation d'objets, de juxtapositions insolites, de flashes aussi rapides que des visions subliminales.

Au milieu de cette densité surgissent des motifs récurrents qui font l'effet d'apparitions à la limite entre le réel et l'irréel.

Dans ma façon de composer l'image, je mime les jeux que la ville joue avec elle-même.

Mon travail se divise en plusieurs étapes. Après la prise de vue, je réassemble à l'aide de collages des fragments d'architecture ou de scènes de rues en modulant un ou deux motifs principaux qui se font écho. Ce mélange entre variation et répétition provoque une lecture mouvante, clignotante, polyphonique. Simultanément, il me fallait renverser la ville et sa verticalité trop familière et la coucher à plat en créant de longues compositions horizontales rythmées, telles des frises.

Ce rythme, à la fois saccadé et fluide, correspond à celui de nos perceptions de passants: les bâtiments se juxtaposent les uns aux autres, se font traverser par la foule et le trafic dans une sorte de tohu-bohu panoramique où tous les éléments épars (bureaux, façades, portes, enseignes lumineuses) se mélangent et se répondent.

J'imprime ensuite ces collages sur un rouleau en papier. Les différents fragments des collages se trouvent ainsi réunis sur un seul support. En regardant le résultat final, on éprouve un léger doute : est-ce la réalité ou est-ce recomposé?

4. Vous avez déjà obtenu des résultats intéressants auprès du public et des critiques d'art. comment voyez-vous votre évolution après plus de trois ans à New York?

Vivre à New York au quotidien est comme vivre un roman d'épisodes en épisodes. C'est aussi un voyage à travers les lieux, les quartiers, les populations. Au début je n'interrogeais que les façades silencieuses et colorées de Manhattan, les briques oranges et rouges des quartiers déserts de Downtown; puis les surfaces vitrées et transparentes de Midtown scandées par les reflets des passants et du trafic.

Ce n'est que récemment que mon attention s'est tournée vers la présence humaine, la horde de la foule new-yorkaise.

J'ai été littéralement abasourdie par cette nouvelle présence, comme si la réalité de la ville me pénétrait différemment.

L'architecture insensiblement passe au second plan et devient alors une toile de fond où figurent des silhouettes filées, puis elle s'efface de plus en plus au profit des seules masses humaines.

Le rythme devient plus syncopé, chaotique, électrique comme une chorégraphie incontrôlable. Les gens défilent, se pressent, se heurtent dans un effet de tambourinage. Cet entassement fait basculer la composition horizontale en une longue suite cette fois verticale.

Je m'inspire des sensations confuses et à peine perceptibles que procure le martèlement de la foule: le mélange des vêtements, des chevelures, des corps et des visages perçus au rythme de la déambulation; les trajectoires humaines qui se bousculent ou s'harmonisent dans leur violence ou leur tendresse.

Les activités si diverses des êtres humains, leurs affairements, leurs gestes bien réglés font penser à une sorte de rituel urbain, de procession codifiée.

Le flot incessant, les rencontres parfois frontales ou à peine esquissées, la promiscuité de l'intime et de l'impersonnel, de l'humain et du mécanique, tels sont les nouveaux sujets qui m'intéressent et les nouvelles sensations que je voudrais faire partager.

Catherine Gfeller, New York, décembre 1998